

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#123 | 5 MAI 1925

Quand nous nous mariâmes, il était grand et mince, plutôt l'air d'un affamé.

Je m'étais habituée à aimer cette silhouette d'apparence ascétique, mais Howard l'était quand même un peu trop à mon gré, et je pris l'habitude de cuisiner chaque soir un dîner équilibré, et de lui faire prendre un petit-déjeuner consistant (il raffolait du soufflé au fromage — pourtant un plat inhabituel au petit-déjeuner), et quand je partais je lui préparais quelques sandwiches, un morceau de gâteau et un fruit pour son déjeuner (il aimait les douceurs), et vérifiais qu'il se préparait du thé ou du café.

Tout cela, bien sûr, tant que j'avais mon emploi d'acheteuse à New York. Il aimait tant le sucré qu'il buvait son thé au citron en remplissant la tasse de sucre. Il disait que la seule raison qu'il avait pour boire du thé, c'est qu'il aimait tant le sucre et le citron.

Parfois il me rejoignait après mon travail et nous dînions dans quelque restaurant confortable, puis allions à un spectacle, au cinéma, ou à l'opéra comique. Il n'avait aucun sens de l'heure. Combien fois j'ai dû l'attendre dans quelque hall d'immeuble ou à un coin de rue avec une température à moins dix, ou encore moins : je n'exagère pas. J'ai souvent dû l'attendre de trois quarts d'heure à une heure et demie. Il était toujours en retard à ses rendez-vous, que ce soit avec moi ou n'importe qui d'autre.

Sonia Davis, *Mémoire sur la vie privée de H.P. Lovecraft*, 1947.

[1925, mardi 5 mai]

Up v. early — Kirk call — picture break — call to Fed. Bldg. off. clos. — cafeteria — back to Fed. Bldg. — formalities — out — Kirk lv. — SH & HP home — read — meet SH (38 & 5th) 4:30 p.m. — Grand Central, express, & c. — dinner Automat — back to G.C.T. — wait — see SH on train — home & read — up to GK. SL arr. — feed him — out to SL's — return, disperse — read — retire.

*Levé très très tôt. Visite de Kirk. Le tableau est tombé. Appelle le bâtiment des Affaires fédérales mais c'est fermé. Cafétéria. Retour aux Affaires fédérales. Formalités. On ressort. Kirk s'en va. Avec Sonia à la maison.*

*Lu. Je retrouve Sonia au coin de la Vème et de la 38ème à 16h30. On passe à Grand Central, on dîne à l'Automat, puis retour à Grand Central.*

*Attente. Je la mets dans le train. Puis maison et lu. Monté chez Kirk, il y est avec Loveman. Je lui trouve à manger. Puis on va chez Loveman.*

*Retour et chacun chez soi. Lu, couché.*

On ne verra pourtant aucune de ces grandes gares urbaines, de ce qu'elles portent d'imaginaire, de symbolique du voyage, du départ et de la séparation, dans les récits de Lovecraft : à peine celle de Brattleboro dans *Chuchotements dans la nuit* (ou les voyages du narrateur depuis Boston). Sonia sera donc restée trois jours seulement à New York, avant de repartir à Saratoga : le rendez-vous d'hier au Tribune Building concernait probablement un service (ô *L'Amérique* de Kafka, mais Kafka est mort déjà maintenant) lié au dossier de naturalisation de Sonia, et il faut revenir encore aujourd'hui, jongler avec les bureaux fermés. On est en fin de matinée, cafétéria et retour Clinton Street, mais Sonia repartira pour un rendez-vous, cette quête d'emploi probablement encore et toujours. Monsieur encore dans ses *Mille et une nuits* pendant ce temps ? Il la rejoint à un coin de rue, à quelques blocs de Grand Central : une fois de plus en la faisant attendre comme elle le mentionne dans son *Mémoire sur la vie privée de H.P.L.* ? Prendre le billet, dernier moment partagé à l'Automat, et départ. Et schéma récurrent, à peine elle partie, qu'on reconstitue le trio, qu'on sert à Loveman (décidément, les poètes ne mangent pas ?) les restes de *cheese cake* ? Incident grave : on sait que Kirk hébergeait chez lui, bien avant que le peintre atteigne sa renommée future, un tableau de William Sommer : le cadre brisé dans le déménagement, la toile abîmée ? Rien dans les fragments conservés des lettres de Kirk à Lucile. Probable qu'à l'Automat ou à la cafétéria il ait quand même jeté un oeil au *New York Times* du jour : la bibliothèque de l'université Miskatonic d'Arkham la ville fictive d'où partent les récits de

Lovecraft est remplie de vieux livres, et même de livres interdits comme le *Necronomicon*. Ils tiennent une place décisive dans les rouages de la fiction fantastique. Et même, en novembre 1928, quand il décide de partir à l'aventure pour renouveler sa panoplie de fictions, il écrit ce bref récit, *Le livre*, où un livre trouvé et maudit tient le rôle central. Récit dont on ne sait pas s'il l'arrête parce qu'il butte, ou simplement qu'il le laisse inachevé. Et combien de livres imaginés dans le *Commonplace Book* : et dans la *Vie de Johnson* par Boswell, un des livres fétiches de Loveman et que Lovecraft connaît et pratique donc bien sûr, une page précisément (voir ci-dessous) sur ce qu'est un « commonplace book » et comment Johnson fait usage du sien.

---

New York Times, 5 mai 1925. De Londres, 4 mai, câble spécial. Un prix record de 6 800 livres sterling a été atteint hier, le plus élevé jamais atteint pour un livre américain, acquis aux enchères Dr A S W Rosenberg lors d'une vente de la Société royale. Il s'agit d'une traduction en langue indienne du Massachusetts par John Eliot du livre *L'indien apostat* de Richard Baxter, sous le titre *Appel aux non-convertis*. Imprimé en 1664 à Cambridge, Massachusetts, c'est la seule copie existante. Il a été offert à la Société royale en 1669 par le gouverneur du Connecticut, Winthrop. La concurrence a été cordiale, Quaritch le commissaire-priseur y a veillé.

**Record for American Book,  
£6,800, Is Paid in London**

Copyright, 1925, by The New York Times Co.  
Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

LONDON, May 4.—The record price of £6,800, the highest ever given for an American book, was bid today by Dr. A. S. W. Rosenbach at the Royal Society's sale for a translation into the Massachusetts Indian tongue by John Eliot, the "Indian Apostle" of Richard Baxter's "Call to the Unconverted."

Printed in 1664 in Cambridge, Mass., this is the only copy extant. It was presented to the Royal Society in 1669 by Governor Winthrop of Connecticut. The competition for it was very keen, Quaritch being the runner-up.

## JACK'S FAMOUS CAFE CLOSES ITS DOORS

"I'm Nearly 72 and I'm Going  
to Take a Rest," Says the  
Proprietor.

### ALL THE OLD-TIMERS GONE

Quitting After 34 Years, Dun-  
stan Asserts the Old Place  
Has Changed.

Jack's, in Sixth Avenue at Forty-third Street, where once the most wide-awake of New York's late revelers went or waited for Irish bacon and scrambled eggs on many an all-but-forgotten morning, was closed last night, or, rather, this morning.

Jack himself announced, suddenly, at the dinner hour that his restaurant opposite the Hippodrome would be closed at 1 o'clock this morning, or maybe at 2 o'clock, for Jack was never a man to hurry a guest out, and that after that Jack would take things easy.

Jack—John Dunstan is his name—ruddy faced and white haired, with his white mustache waxed as carefully as it ever was and the same fresh white flower in his dinner coat, walked between the rows of tables in the four rooms of the restaurant on his last night there, keeping his eyes as alert as usual to see that every patron got good service.

"I'm getting old," he explained in the brogue he has never lost. "I'm nearly 72, and I'm going to take a rest. I've been here since 1891, working every day, and here I am a man with thirteen grandchildren and one great-grandchild. It's time I took things easy. I'm going to see something of my family. Maybe I'll take some of the boys who have been working here with me and go to Europe."

He would not admit prohibition had anything to do with his decision to shut up.

#### The Old-Timers Gone.

"I don't want to talk about that," he said, "but the old place's changed. Broadway has changed. All the old-timers are gone, dead or scattered. The town's full of cafeterias. Men don't seem to care much for good food like they did in the old days. And this property is getting too valuable for a restaurant. No, I don't know what I'll do with it—maybe I'll give it to my son, William. But, anyway, I'm closing her up tonight."

And when the doors closed New York lost the most picturesque of its old-time eating places.

In Jack's in the old days, which did not anticipate prohibition for a sophisticated town like New York, gathered the luminaries of an era which named Broadway the Great White Way. There met the actors, the prize fighters, the racing men, the writers, the gamblers, the men-about-town and their women friends for solid food and honest drink. Outside waited hansom cabs in the twinkling of the red and green lights from the Hippodrome across the street, while overhead intermittently roared the elevated to make the talk louder if not gayer.

The food was good and the service

## DEEP SEA DIVERS TO HUNT SUNKEN CITY

Two Ships Will Aid Franco-  
American Expedition on  
North African Coast.

### UTICA RELICS FOR MCGILL

Major Shorey Is Returning to Mon-  
treal From Carthage With  
Cases of Antiquities.

Copyright, 1925, by The New York Times Company.  
Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

CARTHAGE, May 4.—The fascination and mystery of the unknown ancient city, engulfed centuries ago by the Mediterranean, whose ruins have been reported found by native sponge divers in the narrow channel between Djerba Island and the mainland soon may be solved.

The services of a deep-sea diving company have been obtained to supply two ships with crews of forty men, including ten professional divers, to make the first investigation of this submerged site. Count de Prorok will go there on May 15 to begin operations with the divers in cooperation with the local French authorities and work will go on for ten days or more, depending on what is found.

The work has all the thrill of deep-sea fishing raised to the nth power, for there is no knowing what will be caught in the swirling current, seventy feet deep, which passes over the sunken city. There may be nothing at all for the native divers may have been mistaken and led the Franco-American expedition on a costly wild goose chase. On the other hand houses with walls fifteen feet high, intact stairways, streets and columns which they swear they have seen—and perhaps richer treasures may be found.

The search is a gamble—it will with only one certainty settle the truth of the report once and for all. According to the studies of Professor Stephen G. Sell, a leading history authority on classic North Africa, the Roman city of Tenna once flourished on this coast and disappeared like so many others without leaving a trace.

It may be that this town suffered at the hand of Neptune a catastrophe as horrible as that which wiped out Pompeii, for it is a well known fact that great changes have taken place in the Mediterranean Coast line in the last twenty centuries.

The investigation is not without danger for a couple of native divers already have been drowned seeking sponges in the powerful eddies.

Major F. C. Shorey, who has been representing McGill University here for the past two years, has been called back to his home in Montreal by business affairs. He left here for France last night.

Major Shorey is taking with him several cases containing representative types of Punic Roman antiquities found in Carthage and Utica. These he will present to McGill.

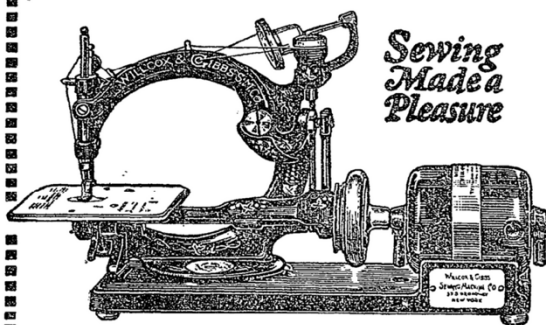
The collection, which consists of duplicates of objects in the museums here, includes complete sets of Punic, Roman and Early Christian oil lamps and wells and samples of other ceramic objects, such as earthen bottles, urns, many ancient coins and "squeezees," or reproductions of the most interesting of the Punic inscriptions found on steles in the sanctuary of Tanit.

Major Shorey expressed himself well pleased with the results of the season's work, saying he thought they showed that the value of trying to unearth the ancient Punic civilization was no longer open to argument.

With Major Shorey departed two student assistants on the expedition staff, C. C. Wells of the University of Virginia, who did most of the wrapping of steles found at the temple of Tanit, and Woodbridge Morris of Yale, who acted as inspector of the Utica excavations and assisted in the prehistoric explorations during the recent southern expedition.

On the same ship Mr. and Mrs. Lucille Maxwell and their daughter, Kathryn, of New York, who have been guests of the Count and Countess de Prorok, sailed for Paris, where they will spend the summer.

Established 1859



## Do Not Compromise — Get the Best Sewing Machine

You should buy a sewing machine but once. Why not, then, have the finest of all—a Willcox & Gibbs portable electric—that will last a generation, and run forever silent and steady? Our pleasant payment plan makes it possible for you to have it now.

Do not think of saving a few dollars now on an inferior machine. Think of years of pleasure to be had out of the best.

This machine has 16 original features. NO BOBBINS TO WIND, no tension to adjust. Makes beautiful "correctable" seams three times as strong as other machine stitches. Sewing anything, any speed, anywhere,

on any table. Mahogany finish case. (Also console model.) Free home trial. Free sewing lessons. Old machine in trade. Pleasant payment plan.

Willcox & Gibbs Sewing Machine Co.

Please send information on free trial offer, free sewing lessons, and special terms.

Name .....

Street .....

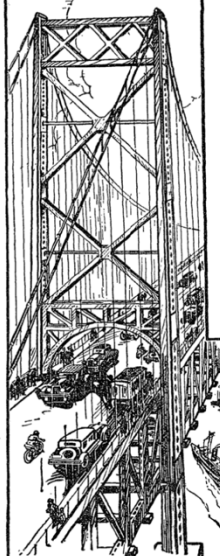
City .....

# Willcox & Gibbs Sewing Machine Co.

NEW YORK—239 Fifth Avenue. Phone Madison Square 6878  
BROOKLYN—218 Livingston Street. Phone Triangle 0133  
NEWARK, N. J.—29 Academy Street. Phone Mulberry 1976

Courtesy Service

## To last — through the Ages



PENNSYLVANIA Portland Cement was used in the massive concrete foundations of the Bear Mountain Bridge across the Hudson to insure a structure that would be as permanent as the hills which it connects.

You can not secure better cement than Pennsylvania. Every bag exceeds the U.S. Government standard requirements. Starting with the best quality of cement rock, through every step of manufacture the cement we produce must always be worthy to bear the Pennsylvania brand.

### The Pre-test

We THOROUGHLY test the fused clinker from which cement is made, 30 days or more before any cement is ground for shipment. A miniature grinding mill installed in our laboratories duplicates actual process of manufacture. This makes it possible to know that the quality of Pennsylvania Portland Cement is certain every time. Nothing is left to chance.

This reputation for quality has been the determining factor for the leading architects and engineers of the country to select Pennsylvania Cement in such important work as the New York and Brooklyn Subways, the Polo Grounds, the American News Co. Bldg., the new Brooklyn Court House, the Bronx Market and the Vehicular Tunnel Entrances.

PENNSYLVANIA CEMENT COMPANY

Offices: New York, Boston, Philadelphia, Buffalo

Plants: Bath, Pennsylvania; Portland Point, N. Y.

### Do you know

how to make money in cement?

SEND for this instructive three volume illustrated Library "More Profits in Cement." It is free to anyone interested.

### You can learn

HOW a profitable business can be developed with little capital, how to judge materials, how to occupy spare time in winter, how to figure jobs, how to compute cement needs, how to rent forms, roads, curbs, walks, floors, foundations, culverts, etc.

HUNDREDS of questions are answered in these three remarkable booklets. Start the coupon below and send it to us or with your local Pennsylvania Cement Co., Library "More Profits in Cement."



# PENNSYLVANIA PORTLAND CEMENT

SEND FOR YOUR FREE LIBRARY "MORE PROFITS IN CEMENT."

Name .....

Address .....

City .....

State .....

Zip .....

## ANNEXE

*Un autre exemple de « Commonplace Book »  
cet extrait de la « Vie de Johnson » de Boswell  
(le « Rambler » étant un magazine bimensuel, entièrement  
composé par Johnson, de 1750 à 1752)*

Il n'était toutefois pas sans s'être préparé à ce travail journalistique ; je possède en effet un petit volume de lui dans lequel il a inscrit, à la manière du *Commonplace Book* de M. Locke, une variété de notes et de suggestions sur des sujets différents. Il a marqué sur la première feuille blanche qui ouvre le recueil : « À la page 128, notes pour le *Rambler* », et à un autre endroit : « page 52, ai utilisé dix-sept notes : 21 page 97, et 25 page 190 ». Plus tard il a ajouté (probablement une fois le travail terminé) : « En tout me suis servi d'une soixantaine d'idées. »

Sir John Hawkins, qui se trompe en toutes circonstances, nous dit que « cette méthode d'accumuler des renseignements a été pratiquée par M. Addison, qui l'a décrite de manière humoriste dans un des numéros du *Spectator*, dans lequel il feint d'avoir égaré son carnet de notes (notanda), consistant en un fatras de phrases détachées et de suggestions décousues qu'il avait rassemblées et dont il comptait faire usage. Il en est de même pour les *Adversaria* de Johnson<sup>79</sup>. En vérité il n'y a pas la moindre ressemblance entre ces deux cahiers. Les notes d'Addison sont un ramassis d'élucubrations mélangées à dessein de la manière la plus curieuse qui soit afin de produire un effet comique. Tandis que les abréviations de Johnson sont toutes distinctes et applicables à chaque sujet dont la tête de chapitre est mentionnée.

Voici par exemple l'échantillon suivant :

Rubrique Jeunesse, etc.

Liste des matières à propos desquelles Baxter a changé d'avis à mesure qu'il mûrissait. Volumineux — Normal — Si chacun devait noter le nombre de fois qu'il a changé d'avis sur un sujet, cela ferait des volumes. Mais nous n'avons pas toujours nous-mêmes conscience de ces changements. Du plaisir aux affaires. Des affaires au repos. Du recueillement à la réflexion et à la piété. De la dissipation à la vie de famille. Par d'imperceptibles gradations. Mais le changement est certain. Cadran solaire : « Non progredi, progress, esse conspicimus »<sup>80</sup>. Regarder en arrière et se rappeler ce qu'on pensait à telle ou telle époque éloignée.

L'espoir prédom. dans la jeunesse. L'esprit répugne à nourrir des pensées déplaisantes.

Le monde apparaît au jeune homme comme une prairie émaillée de fleurs et dorée par un beau soleil<sup>81</sup> ; les accidents, les inégalités ne se montrent que lorsqu'on s'en approche. L'amour ne sera que joie — les enfants bien élevés — le succès constant — caresses des grands — applaudissements des doctes — sourires de la Beauté.

Peur de tomber en disgrâce — Fausse honte — Les choses ont moins d'importance.

Les échecs s'oublient comme les réussites. Ou si on s'en souvient, ils n'ont plus l'importance qu'on leur accordait jadis. De là un danger : qu'on cède à la paresse.

Confiance en lui-même. Une longue espérance de vie. Ne songe pas à la maladie. L'embarras des affaires — Les servitudes de la vie de famille. Les malheurs publics. N'a pas encore l'expérience des mauvaises habitudes — Insoucieux du temps — prêt à entreprendre — renonce facilement — les années changent tout cela.

Fait confiance aux autres — sans méfiance et sans expérience — se sent à l'abri de l'oubli, n' imagine pas qu'on puisse le maltraiter. Confiant, s'attendant à être cru. Ce n'est qu'avec le temps qu'il se convaincra de l'égoïsme, de la bassesse, de la lâcheté et de la perfidie des hommes.

La jeunesse est ambitieuse, s' imagine que les honneurs sont faciles à obtenir.

Les louanges recherchées sont différentes selon les âges de la vie. Des dangers d'une trop grande gaieté dans la jeunesse.

De l'imagination dans l'âge viril. Ambit. — emmagasine — négocie — Sagesse, sobriété des vieillards — sérieux — dignité — maximes. Principalement chez les riches. Autrement la vieillesse est passablement heureuse, car l'honneur, la réputation, l'influence, s'achètent au prix de notre indépendance.

Heureusement les hommes n'entrent pas dans la vie avec les sentiments qui sont les leurs quand ils la quittent — Sans espoir — sans ambition — sans estime pour la bienveillance — sans crainte du déshonneur, etc.

La jeunesse doit apprendre à respecter la vieillesse — celle-ci doit garder l'honneur de la jeunesse.

C'est là, comme on peut s'en apercevoir, le plan du numéro 196 du *Rambler*. Voici un autre exemple :

Difficulté des Confédérations : pourquoi.

Sont rarement de force, soit en temps de guerre soit en temps de paix, contre de simples particuliers. Confédérations dans le savoir — tout grand ouvrage est le fruit d'un homme seul. Il n'y a pas plus d'amitié solide entre les savants qu'il n'y en a entre les femmes. *Scribebamus*, etc. Martial<sup>82</sup>. La pomme de discorde — le laurier de discorde — la pauvreté de la critique. L'opinion de Swift sur le pouvoir de six génies unis. Cette union n'est guère possible. Ses remarques sont justes en ceci : que l'homme est un être social et d'une nature peu stable. Attiré vers son semblable par la parole, repoussé par ses passions. De même un corps céleste subit la force d'attraction puis est rep(oussé) par la force centrifuge.

Un danger commun unit en écrasant les autres passions — mais elles reviennent. L'égalité empêche la complaisance. La supériorité engendre l'insolence et l'envie. L'une comme l'autre trop soucieuse de l'intérêt privé.

Les méfaits des sociétés privées et exclusives — Que l'attraction sociale doit s'exercer dans le corps tout entier. Les méfaits d'un amour trop exclusif de son pays. Contraction des devoirs moraux. — Ω φίλοι, ουδεις φίλος.

Tout homme est centré sur lui-même, et donc<sup>83</sup> repousse tous ceux qui voudraient nouer avec lui une trop grande intimité, bien qu'il puisse se soumettre à quelques lois générales.

Confédérations de supérieurs : les inconvénients en sont bien connus. Confédération d'égaux : aucune autorité. — Chacun défend ses propres intérêts, ses propres opinions.

Mari et femme rarement unis, du moins quand ils sont sans enfants. S'il était facile de former une confédération, celle-ci n'aurait guère d'utilité. Le grand nombre opprime le grand nombre. Et quand elle est le fait d'un petit nombre, elle est dangereuse. *Principium amicitias*.

Nous avons là l'embryon du numéro 45 de *The Adventurer* : et qui prouve ce que j'aurai bientôt l'occasion de mentionner — que les papiers figurant dans le recueil marqué T ont bien été écrits par Johnson.

Que ce travail préparatoire, si mince qu'il ait été, ne diminue toutefois pas l'admiration que doit nous inspirer l'extraordinaire fertilité de son esprit ; car



les essais qui ne nécessitent aucune préparation et qui sont bien plus nombreux, sont aussi riches et aussi soignés que les autres. Et d'ailleurs ceux qui s'appuient sur ce travail préparatoire sont empreints d'une telle force et parés d'un tel éclat qu'ils donnent l'impression d'avoir été écrits au débotté. Et dans bien des cas, il s'est si peu servi de ses notes, que bon nombre d'entre elles sont restées inutilisées.